T. 921. 8

ESSAI

SUR QUELQUES POINTS

DE L'HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION

CHEZ L'HOMME.

DISSERTATION INAUGURALE

Présentée et soutenue à l'École de Médecine de Montpellier, le 26 Avril 1806;

Par Bernard-Auguste CHATAUR, natif de St-Chament, Département de la Corrèze.

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

On ne présumera pas que j'aie prétendu découvrir le mystère de la génération: il est encore voilé aux yeux des plus grands physiciens.

BONNET, *cons. sur les corps organisés.*

A MONTPELLIER,
De l'Imprimerie D'AUGUSTE RICARD, Rue Arc d'Arènes, maison Plagniol, n.° 9.

10

AUX PLUS TENDRES ET AUX MEILLEURS DES PARENS,

FABIEN CHATAUR mon Père et mon ami, FRANÇOISE ESPARGILIÈRE ma Mère, FRANÇOISE JOUANNIE ma Grand - Mère, et JEANNE ESPARGILIÈRE ma Tante.

COMME *l'expression la plus sincère d'un amour inaltérable, du plus profond respect et d'un éternel attachement : sentimens à jamais gravés dans mon cœur, et qu'ont sur-tout fait naître les sollicitudes continuelles et les sacrifices multipliés que vous avez faits pour mon bonheur.*

A

LOUIS et à MARGUERITE CHATAUR mes Frère et Sœur.

RECEVEZ *ce faible travail comme un gage assuré des sentimens qu'inspirent l'amour et l'amitié les plus véritables.*

B. A. CHATAUR.

ESSAI

SUR QUELQUES POINTS

DE L'HISTOIRE DE LA GÉNERATION

CHEZ L'HOMME.

Un des points qui ont le plus piqué la curiosité, non-seulement des médecins, mais encore des physiciens, des naturalistes et des gens du monde, c'est la génération ; il n'y a peut-être pas de fonction qui ait intéressé autant d'esprits et occupé un aussi grand nombre de plumes.

Ce sujet a des difficultés semblables à celles qui environnent toutes les questions de physiologie transcendante, et il n'est pas plus facile de concevoir la sensation, le mouvement musculaire, la nutrition, les sympathies, que la formation de l'embryon. Cependant il semble que l'on prenne moins facilement son parti sur ce dernier objet que sur les autres, et l'on n'a pu se résoudre à l'abandonner qu'après avoir essayé d'une foule d'explications. On serait

tenté de croire que les hommes s'occupent moins assidument des questions dont l'utilité pratique est évidente, que de celles qui s'associent au souvenir de leurs plaisirs.

Les systèmes que l'on a proposés, sont tous sujets à des reproches graves : il est vrai que ces essais malheureux paraissent nous avoir rendus plus circonspects, puisqu'on commence à ne plus faire de ces sortes de tentatives. En supposant qu'il soit donné à l'esprit humain de résoudre ce problème, on y parviendra fort tard, selon toutes les apparences, par plusieurs raisons dont les suivantes me paraissent dignes d'attention.

Les données, sans lesquelles on ne peut espérer d'obtenir aucun résultat satisfaisant, sont les faits qui composent l'histoire de cette fonction ; or, cette histoire est loin d'être complète : nous avons fréquemment besoin des aveux d'un sexe que la pudeur, la faiblesse et les intérêts du cœur forcent souvent à mentir. D'un autre côté, la décence qui est bien autrement importante aux yeux du vrai sage, qu'une foule de connaissances spéculatives, propres à piquer la curiosité, empêche les seuls hommes, à la bonne foi desquels on pourrait s'en rapporter, de mettre sous les yeux du public le résultat de leurs observations et de leurs expériences.

Nous voilà donc forcés de recourir à l'analogie tirée de l'observation des bêtes : or, on sait combien elle est trompeuse en physiologie ; on sait que de tous les moyens que la philosophie nous indique pour accroître cette science,

cette analogie est le plus infidèle, et qu'elle ne doit être admise qu'entre des espèces très-voisines, quoiqu'en disent ceux qui, pour nous porter à l'étude de la physiologie comparée, en exagèrent l'importance et l'utilité.

Le premier fruit que l'on retira de cette étude, fut de généraliser vicieusement les idées, et de convertir en mode général de génération ce qui était le mode particulier d'une espèce. Quand les connaissances s'agrandirent, on vit bien que la nature avait plusieurs moyens pour parvenir à ses fins : il fallut assigner un mode de génération à chacune des classes que notre esprit avait établies parmi les animaux. En examinant encore les choses de plus près, on voit que chaque espèce présente des phénomènes particuliers, qui supposent que la fonction de la génération y suit des lois spéciales.

Prétendre étudier la manière dont s'opère la génération, en observant indistinctement le premier animal qui tombe sous la main, ou dont on est plus à portée de suivre toutes les actions, c'est donc faire une pétition de principe ; c'est supposer que cette fonction s'exécute d'une manière uniforme dans tout le règne animal : il est bien plus sage d'ajourner toute théorie, à l'époque où l'histoire des faits sera exactement connue pour chaque espèce. Alors, sans tenir ni à l'axiome *omnia ex ovo*, ni à la préexistence des germes, ni à aucune autre opinion, on pourra noter les lois particulières que la nature suit dans la génération pour chaque espèce vivante.

En jetant un coup-d'œil sur les principaux systèmes qui ont partagé les physiologistes, on se convaincra qu'ils pèchent tous par le défaut que je leur reproche, c'est-à-dire, qu'ils font une extension vicieuse d'un fait observé dans une espèce. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les hypothèses admises ne rendent pas l'opération plus convenable: quelque supposition que l'on fasse, le phénomène reste toujours unique dans son genre, et ne peut être comparé à rien.

Le sentiment le plus ancien me paraît être celui qu'on trouve dans le livre de Job, et selon lequel le corps résulte de la *coagulation* de la semence de l'homme. *Nonne sicut lac mulsistime, et sicut caseum me coagulasti* (1) ? Il est vrai que ce sentiment est très-poétique, et l'image qu'il présente est si agréable à l'imagination, qu'on serait fâché que l'auteur eût été meilleur physiologiste.

Le sentiment d'Hippocrate est encore fondé sur une analogie qui, quoique prise dans les individus de la même espèce, mais de sexe différent, n'en est pas plus exacte. Il a cru que les femelles répandaient dans le coït une liqueur semblable à celle du mâle, et que le mélange de ces deux matières s'organisait et devenait l'embryon. On sait combien cette évacuation de la part de la femelle est incertaine : les preuves qu'Hippocrate en alléguait, ne sont rien moins que convaincantes. La ressemblance des enfans à leur mère,

(1) Job, cap. X.

la tendresse de celle-ci pour eux, la sensation qu'elle éprouve dans l'acte de la génération, tout cela ne constitue point une preuve (1). Je ne parle pas de l'opinion de cet auteur, touchant l'origine des deux sexes, opinion renouvelée de nos jours par *Lamétrie* et par *Milot*; elle ne peut être étayée ou renversée que par l'expérience: je dirai seulement qu'elle m'est bien suspecte, attendu qu'elle paraît avoir été créée *a priori*.

Aristote ne pense point que la femelle fournisse une semence particulière; il affirme même qu'elle peut concevoir, encore qu'elle n'éprouve point la sensation voluptueuse, qu'Hippocrate regardait comme la preuve de l'émission de la liqueur séminale; mais il croit qu'elle fournit pour sa part un sang menstruel qui, selon lui, s'amasse dans l'uterus de tous les animaux, quoiqu'il ne s'évacue que chez la femme, où il se trouve en trop grande abondance.

On sent combien cette analogie est fautive, puisque il est impossible de prouver, chez les bêtes, l'abord périodique du sang vers l'uterus; d'ailleurs, depuis que la physiologie a fait des progrès, on sait bien que chez la femme le sang menstruel ne s'amasse point lentement et par une fluxion continue dans la matrice, mais qu'il y vient, par une action extraordinaire de cet organe, à des tems réglés, tandis que la conception peut avoir lieu dans tous les momens de l'intervalle.

---

(1) *De genitură.*

Le sentiment d'Aristote fut défendu par les Arabes, et Avicenne disait que le sang menstruel fournissait la matière du fœtus, et que la semence du mâle était la cause efficiente qui l'organisait.

Qu'on voie si toutes ces suppositions ne sont pas à pure perte, comme je l'ai déjà dit, et si, en admettant que tout cela fût vrai, on comprendrait plus aisément la manière dont se fait la conception. Un bon esprit a de la répugnance à admettre des hypothèses ; cependant je m'imagine qu'il s'y décide, quand elles simplifient un phénomène et le rendent semblable à ceux dont nous sommes continuellement les témoins, de sorte que cela lui épargne une classe dans la coordination des faits ; mais quand ces hypothèses ne font que reculer la difficulté, et qu'on se voit encore dans l'obligation de regarder la fonction à expliquer, comme seule, isolée, différente de tous les autres phénomènes qui frappent nos sens ; on n'a aucune raison pour faire violence à son esprit.

Galien s'écarta de la doctrine d'Hippocrate dans ce qui regarde la conception. Il rejeta aussi le sentiment d'Aristote, sur la part que ce dernier donnait au sang menstruel dans cette fonction. Il pensa que la semence du mâle contenait deux parties: une liquide et grossière, *humor* ; et l'autre subtile, gazeuse, *spiritus*. Cette dernière est, selon lui, la cause formatrice, et l'autre est la matière que cet agent organise. Après la réception de la liqueur dans la cavité de la matrice, l'orifice de cet organe se ferme exactement,

la partie grossière s'attache aux parois et s'y convertit en membrane, tandis que l'*esprit* travaille au dedans et dispose le reste de l'humeur en organes. Quant à la semence de la femme, il en admit une dont les testicules ou ovaires lui parurent être la source. Mais il jugea que cette matière était inerte, et qu'elle n'avait pour utilité que de servir, comme la partie grossière de la semence du mâle, de matériaux au souffle vivificateur, et de nourrir l'embryon dans les premiers jours de son existence (1).

Il est vraisemblable qu'Harvée, Swammerson, Graaff, Stenon furent conduits par une analogie tirée des quadrupèdes ovipares, quand ils appelèrent œufs les vésicules qu'ils rencontrèrent dans les organes, auxquels les anciens avaient donné le nom de testicule. Cette découverte flattait son auteur, puisqu'elle lui fournissait les moyens de généraliser un mode de reproduction, et de l'étendre à toute la nature vivante.

Il faut presque être prévenu en faveur du système, pour voir un ovaire dans l'organe qui porte ce nom, et les œufs dans les vésicules qu'il présente. Les faits de grossesses tubaires, abdominales et des ovaires, que les partisans de cette hypothèse ont fait valoir, s'expliquent tout aussi bien dans le système de Buffon. D'ailleurs, Mery a vu les affections les plus graves des ovaires (2), ne point porter atteinte à

---

(1) *De usu. part. lib. XIV.*

(2) Mém. de l'Acad. des Scienc. 1701.

la fécondité, et Littre a trouvé les trompes de Falloppe bouchées, dans une femme qui avait fait deux enfans (1); et puis, quelles preuves a-t-on des fonctions qu'on attribue au pavillon de la trompe? Il embrasse, dit on, l'ovaire, recueille l'œuf qui se détache quelque tems après le coït, quand la semence l'a fécondé, et l'introduit dans la trompe. Tout cela n'est appuyé que sur un fait ou deux très-équivoques. Observons encore que cette hypothèse recule la question, et que la fécondation de l'œuf n'est pas plus facile à concevoir, que celle de la matrice.

Il faut cependant convenir qu'Harvée sentit combien il était loin d'avoir résolu le problème de la conception. Son embarras est extrême, quand il parle de la manière dont l'œuf est fécondé: il compare la modification que cet organe reçoit de la part de la semence, à celle que le cerveau reçoit quand il conçoit une idée. Il eût peut-être mieux fait, pour les intérêts de sa gloire, d'énoncer cette comparaison d'une manière vague, que de la détailler avec complaisance. Il arrive souvent qu'une comparaison satisfait, parce qu'elle plaît du premier abord à l'imagination; mais qu'on est forcé de la rejeter, dès qu'on l'analyse avec exactitude.

Le système de Lecamus est encore fondé sur une analogie plus éloignée, selon lui, tout comme les végétaux se reproduisent au moyen d'une graine qui, étant reçue dans un lieu convenable, se gonfle, se rompt et laisse échapper

(1) *Ibid.* 1704.

des productions rameuses : de même les animaux croissent par végétation et sortent d'une graine extrêmement subtile. Cette semence vient du cerveau; elle n'est elle-même qu'un assemblage d'un nombre infini de petits cerveaux, dont chacun contient le principe d'un animal semblable à celui d'où il émane.

Les autres systèmes portent sur une hypothèse plus ou moins gratuite, si l'on excepte celui de Buffon ; ils sont tous si arbitraires, qu'on ne cherche pas des objections pour les combattre, mais qu'on se contente d'en ajourner l'adoption, jusqu'à ce qu'ils soient étayés de preuves qui les rendent spécieux.

Tel est le système des animalcules, adopté par Astruc et par Boerhaave, selon lequel des animaux sans nombre nagent dans la liqueur séminale du mâle, sont reçus dans la matrice ; y restent, malgré l'absorption du véhicule, se donnent beaucoup de mouvement pour se chercher un logement commode, montent par les trompes jusques à l'ovaire, se disputent l'entrée de la première vésicule ouverte ; le plus fort ou le plus courageux des combattans s'y loge et s'y enferme : cet œuf se détache et tombe dans la matrice par les trompes de Falloppe. Cette vésicule qui loge l'animal spermatique, constitue les enveloppes du fœtus : l'animal devient le fœtus lui-même, qui prend son accroissement et les formes qu'il doit acquérir, selon les lois primordiales auxquelles son espèce est soumise.... Quelques-uns, il est vrai, n'admettent pas les œufs, et ils

se contentent de dire que l'animalcule se fixe dans un point de la matrice, et s'y développe à la faveur des circonstances avantageuses que ce viscère offre à son accroissement ; mais on voit que ces modifications ne donnent pas plus de vraisemblance à l'idée mère.

On sait tous les doutes qui se sont élevés sur l'existence de ces animalcules, depuis que l'esprit d'hypothèse a perdu de son empire : rien n'est moins certain que la nature de ces molécules mobiles ; sont-ce des animaux ? Des particules actives d'une matière organique ? Ce mouvement est-il produit par quelque fluide subtil que l'orgasme des parties génitales fait couler dans la matière grossière qui tombe sous les sens ? C'est ce qu'on n'a pas encore décidé, et dont il est vraisemblablement impossible de s'assurer.

La préexistence des germes est une supposition pour le moins aussi gratuite, soit que, comme Valisnieri, on croie qu'il y a un emboîtement d'êtres renfermés les uns dans les autres jusqu'à l'infini, soit qu'à l'imitation de Bonnet, on suppose que les germes sont répandus par-tout, et qu'ils s'introduisent dans le corps des femelles pour s'y tenir en réserve, jusqu'à ce que la semence du mâle vienne pour leur fournir une nourriture appropriée et commence leur développement.

Je ne puis m'empêcher de faire à ce sujet une réflexion sur la manière de raisonner, qui est très-familière à ce dernier auteur, et qui était propre à l'égarer continuellement.

Après vous avoir demandé la permission d'admettre une idée principale à titre d'hypothèse, il se fait des objections tirées des faits, et il y répond toujours par une condition nouvelle qu'il ajoute à sa supposition ; de sorte que le système, après avoir paru d'abord très-simple, se complique peu à peu par cette addition d'hypothèses.

Pourquoi les germes ont-ils besoin de la liqueur du mâle pour se développer ?..... C'est une loi de la nature.

Pourquoi le germe continue-t-il à croître après la fécondation, quoique cette nourriture de prédilection lui manque ?..... Parce qu'il n'en a besoin que dans le premier moment.

Pourquoi les germes qui s'introduisent dans le mâle, ne s'y développent-ils point ?.... Parce que les mâles n'ont point des parties propres à en faciliter le développement.

Pourquoi, de tant de germes qui s'introduisent dans les femelles, n'y en a-t-il qu'un ou deux qui parviennent à se développer ?..... C'est que vraisemblablement la structure des organes de la femme est telle, que l'action de la liqueur séminale ne se fait sentir qu'à un ou deux germes, etc.

C'est-à-dire, pourquoi les choses se passent-elles de cette manière ?..... C'est parce qu'elles se passent ainsi, et que sans doute elles ne peuvent pas se passer différemment. Quels progrès doit-on attendre d'une philosophie semblable?

Il faut convenir que, malgré l'éloignement que nous devrions avoir indistinctement pour tout système hypothétique, comme contraire à la bonne méthode de philosopher,

il en est dont on ne fait le sacrifice qu'avec peine, à cause de l'adresse avec laquelle l'auteur applique sa doctrine aux faits. Ce que je dis, est sur-tout vrai pour la théorie de la conception que Buffon a imaginée, et qu'il a su embellir des raisonnemens les plus spécieux, de l'appareil de faits le plus séduisant, et de la méthode d'exposition la plus charmante (1).

Selon lui, la matière doit être distinguée en matière vivante, et en matière brute. La première s'interpose quelquefois entre les molécules de la seconde, et celle-ci paraît alors animée ; mais ce n'est là qu'une vie d'emprunt, et cette propriété singulière réside exclusivement dans l'autre : la matière vivante est essentiellement composée de particules primitives, incorruptibles et toujours actives, que l'auteur appelle *molécules organiques*. Ces molécules tendent continuellement à se réunir et à former divers agrégats vivans. Les corps animaux et végétaux qui les trouvent répandues dans l'air et rassemblées dans les mixtes qui sont en contact avec eux, se les approprient, s'en accroissent.

Mais comme ces molécules ne possèdent que les propriétés les plus générales de la vie, et que pour devenir propres à chaque agrégat vivant, elles doivent acquérir des

---

(1) Les bases de ce système ont plus d'ancienneté, qu'on ne pense communément; on les trouve dans un ouvrage de Nathanael Highmor, qui a pour titre : *Histoire de la génération*, où l'on examine les opinions de divers auteurs et principalement de Sir Digby.

propriétés spécifiques, elles subissent une élaboration dans chacun des corps organisés, où elles entrent. L'effet de cette élaboration est de changer la forme de la molécule et de la rendre : 1.° animale ou végétale ; 2.° d'une telle espèce déterminée ; 3.° d'un tel individu. L'action, par laquelle ce phénomène s'opère, ne peut être comparé à rien. Le fait est pourtant certain, et il faut l'attribuer à une cause spéciale, pour laquelle il faut une dénomination particulière : cette cause sera nommée *moule intérieur.*

Il est facile de concevoir qu'outre les molécules élaborées pour la nutrition, chez les animaux, il peut y en avoir de surabondantes dans toutes les parties du corps ; et que les besoins des divers organes étant satisfaits, ces molécules superflues sont renvoyées, chez les deux sexes, dans des organes destinés à servir de réservoir, c'est-à-dire, dans les organes de la génération. C'est ce qui constitue la partie prolifique de la liqueur séminale.

Il faut supposer que les molécules de chaque sexe ne peuvent pas se réunir entre elles pour former un agrégat, mais qu'elles ont besoin de rencontrer celles d'un sexe différent pour s'organiser, prendre de la consistance et former un nouvel individu. C'est là ce qui rend la copulation nécessaire.

Le sperme du mâle et la liqueur lymphatique des ovaires des femelles, sont composés d'une humeur qui sert de véhicule, d'une quantité énorme de molécules organiques qui s'y meuvent, et dont chacune est modifiée d'une

manière qui la rend propre à former un des organes du corps qui les a produites. Pendant l'union des sexes, les deux liqueurs séminales se joignent et se pénètrent réciproquement; et après l'union des molécules correspondantes, une attraction particulière des organes, dans un ordre déterminé, organise l'embryon.

Pour concevoir la formation des différens sexes et les ressemblances, on n'a qu'à supposer une prédominance, dont les molécules de celui des deux auteurs à qui le fœtus ressemble le plus, et une incompatibilité entre les molécules respectives, destinées à former les parties de la génération, de sorte qu'il ne puisse en résulter rien de mixte.

Les ressemblances mixtes, les mulets, les monstres, l'hérédité de certaines maladies, de certains penchans, s'expliquent fort bien par ces systèmes; mais on a vu que les hypothèses y étaient assez multipliées, et que certaines étaient admises sans analogie, sans vraisemblance, et seulement par la nécessité d'expliquer une circonstance du fait. Ce n'est pas tout: Halles et plusieurs autres ont dirigé, contre cette doctrine, des objections qui paraissent insolubles; elles sont tirées principalement des dissemblances anatomiques qu'un examen attentif fait découvrir, entre l'organisation des parens et celle de leurs descendans, du doute où l'on doit être sur la nature des petits corps qui se meuvent dans la liqueur séminale, et que plusieurs observateurs croient fermement être de vrais animaux; de la perfection des descendans engendrés par des auteurs mutilés,

par exemple, de l'existence de deux testicules chez un enfant, dont le père avait été privé d'un, etc.

Après les tentatives infructueuses que l'on a faites pour pénétrer un secret que la nature s'est sans doute réservé, il convient d'abandonner cette entreprise et de s'en tenir à l'étude des faits.

Sans consumer un tems précieux en d'inutiles recherches, il vaut donc mieux regarder la conception comme un de ces faits élémentaires que nous ne pouvons analyser, et se conduire, dans l'étude de ce phénomène, comme dans celle des autres classes de fonctions. S'il est permis de comparer cet acte à quelque chose, on peut dire que le contact de la semence agit sur les organes de la femme, comme celui d'un miasme contagieux qui modifie le corps par lequel il est reçu, de manière à lui faire engendrer des matières insolites, telles que des pustules spécifiques dans la petite-vérole, des excroissances dans la syphillis et dans le pian, etc.; mais l'excroissance organisée, si l'on veut me passer cette expression, qui survient après la conception, continue de vivre après s'être détachée du corps qui l'a produite. Harvée est le premier qui ait comparé l'effet de la semence à une contagion; mais il a bientôt abandonné cette comparaison pour rapprocher ce phénomène de la formation des idées, ce qui devient tout à fait inintelligible.

Je ne prétends tirer d'autre parti de cette comparaison, que de trouver la route qu'il faut tenir pour acquérir sur

la conception toutes les connaissances qui nous peuvent être utiles. Quelle est la manière de procéder dans l'étude de la contagion ? Les principales questions de programme qu'on s'est fait, questions que les médecins s'occupent sans relâche à résoudre, sont les suivantes :

1.° Quelle idée doit-on se faire des matières contagieuses ?

2.° Quelles sont les conditions qui se doivent trouver dans celui qui fournit la matière, pour que la contagion ait lieu ?

3.° Quelles sont celles que doit remplir celui qui la reçoit ?

4.° Quelles sont les circonstances physiques, nécessaires à la transmission efficace de la matière ?

5.° Quelles sont, pour une matière donnée et relativement à tous les élémens précédens, les probabilités de l'efficacité du contact ?

6.° Enfin, quels sont les premiers effets que les matières contagieuses produisent sur le corps qu'elles infectent, ou quels sont les premiers signes de leur action ?

Voilà les principaux objets, du moins les objets vraiment utiles qui attirent notre attention dans la doctrine des maladies contagieuses en général. Il me semble que des questions correspondantes, relativement à la conception dans l'espèce humaine, nous présenteraient aussi la liste des choses réellement utiles au médecin. Ce serait, au reste, un plan de recherches uniformes pour toutes les espèces. Sans se mettre en peine de savoir lequel des systèmes de

Buffon, des ovaristes, des partisans des germes, etc. mérite la préférence, on aurait, par ce moyen, une masse de faits bien classés, qui nous serviraient dès ce moment, quand même nous serions destinés à ignorer toujours le véritable mode de la conception.

D'après cette division, on voit quelle est l'étendue du plan que je m'étais fait: mon travail devait être divisé en six paragraphes, dont le premier devait contenir les notions les plus certaines et les plus utiles sur la nature de la semence; le second, les conditions que l'homme doit présenter pour être propre à la génération; le troisième, celles que la nature exige de la part de la femme; le quatrième, l'exposition des circonstances favorables ou contraires à la communication de la modification génératrice; le cinquième, une récapitulation des objets précédens, appliquée à la cure de la stérilité, au calcul des causes physiologiques de la non-population; enfin, le sixième, une histoire des premiers effets de la conception. Cette manière d'envisager le sujet, s'éloigne peu de celle que Mr. Lordat adopte dans ses cours de physiologie.

Lorsque je m'occupais avec le plus d'ardeur de ce travail, je tombai dans une maladie grave, où j'aurais vraisemblablement perdu la vie, sans les soins, aussi empressés qu'éclairés, de Mr. le professeur Baumes. La reconnaissance est bien douce, quand elle a pour objet ceux qu'on aime, qu'on respecte et qu'on admire. Aussi Mr. Baumes peut être sûr que je savourerai avec délices celle qu'il m'a ins-

pirée, jusqu'à la fin de cette vie dont je lui suis redevable

Après une si longue interruption, il m'a été impossible de reprendre mes occupations avec le même zèle. Outre que j'ai trouvé des lacunes dans la suite des idées, les forces physiques m'ont manqué. Je n'ai pu qu'extraire, des matériaux que j'avais rassemblés, quelques fragmens informes que j'offre aujourd'hui pour mon tribut. Je sens si bien qu'ils sont indignes de l'École, que je n'aurais pas osé compter sur son indulgence, si le mauvais état de ma santé ne me donnait un titre pour la réclamer.

Du §. I.er

On a fait beaucoup de tentatives pour découvrir la nature du sperme humain. Ces essais sont de deux sortes : les uns avaient pour but d'en découvrir les principes constituans ; les autres, d'en apercevoir les phénomènes sensibles et, si je puis parler ainsi, *l'organisation.*

L'analyse de cette substance a été faite par Mr. Vauquelin avec une exactitude qui ne laisse rien à desirer. Je ne le rappellerai point ici, parce qu'elle n'avance en rien la physiologie de la génération, et qu'on ne conçoit aucun rapport entre les propriétés connues des élémens qui composent cette humeur, et la fonction qu'elle remplit.

Les observations de ceux qui ont cherché à découvrir l'organisation de la liqueur séminale, me paraissent plus intéressantes, non pour résoudre le problème d'une manière directe, mais pour établir une vérité générale relativement

aux propriétés des fluides du corps animal, et pour justifier la comparaison que j'ai faite du sperme avec les matières contagieuses.

1.° Le sperme est composé d'une partie fluide, et d'une autre qui est opaque et assez épaisse. Cette dernière « prend » de la transparence en se refroidissant, devient fluide en » diminuant sensiblement de poids ; ce changement de con- » sistance s'opère en moins de vingt minutes : *l'état de* » *l'atmosphère n'y influe en rien* (1) ». La température du milieu, dans lequel elle est reçue, n'a non plus aucune influence sur ce phénomène, soit pour l'accélérer, soit pour le retarder. L'eau tiède qui dissout cette substance quand elle est ainsi liquéfiée, paraît n'avoir aucune prise sur elle, tant qu'elle garde sa forme primitive.

Il est très-vraisemblable que cette résistance à l'action des agens extérieurs, est l'effet de cette incorruptibilité que Stahl a regardée comme le tribut essentiel de la vie. Cette consistance qui ne paraît dériver ni de la constitution chimique du sperme, ni de sa température, ne semble pas un phénomène d'un autre ordre que celle que prend le sang en sortant des vaisseaux, et qui a tant servi à établir les propriétés vitales des fluides.

2.° On se souvient des disputes qu'a excitées l'observation d'un mouvement des molécules de la liqueur séminale, qui a été aperçu par le moyen du microscope. Quoiqu'il

---

(1) M. Chaptal, élém. de chim. tom. III.

en soit des explications qu'on en a données, il paraît qu'il est l'effet de la vie, puisqu'il ne s'observe que dans la semence récente ; que la quantité de ce mouvement est en rapport avec la vigueur de l'animal qui a fourni la matière ; qu'il est nul chez les vieillards et les enfans, et très-considérable chez les jeunes gens. J'ajoute que les appétits vénériens en augmentent beaucoup l'activité, comme Buffon l'a observé chez les beliers ; et l'on sait que les modifications des fluides, acquises en vertu des sensations et des affections, sont regardées comme une des plus grandes preuves de la vitalité de ces mêmes fluides.

Le sperme jouit donc des propriétés qui ne se rencontrent pas hors des corps vivans : cette proposition a été prouvée aussi pour les matières contagieuses.

Il faudrait maintenant chercher quelles sont les substances capables d'étendre la vie de la semence : cette recherche pourrait nous faire découvrir des causes de stérilité que nous ne soupçonnons peut-être pas, et qu'il serait aisé d'écarter ; mais c'est un problème dont je ne m'occuperai point.

Une question qui s'agite depuis long-tems, c'est de savoir si la faculté génératrice de la semence tient immédiatement à la matière grossière qui tombe sous nos sens, ou bien si elle réside dans quelque fluide subtil, dont cette substance grossière ne soit que le conducteur. La solution de cette question tient à la certitude d'un fait, dont la connaissance a de grands rapports avec les lois sociales.

Il s'agit de savoir si l'introduction du membre est absolument nécessaire pour que la femme puisse concevoir. Les anciens nous ont laissé quelques histoires fameuses, pour prouver la négative. On a dit que la mère des Gracches avait conçu, malgré que sa conformation ne lui permit pas une copulation complète. Cette observation est rendue vraisemblable par un grand nombre d'autres analogues, consignées dans les transactions philosophiques, dans les éphémérides des curieux de la nature et dans d'autres collections académiques. Quelques auteurs ont exagéré les résultats d'une semblable observation, et ils ont prétendu que la conception pouvait avoir lieu lorsqu'une femme entrait dans un bain, dont l'eau tenait en suspension de la liqueur séminale de l'homme. Il s'en est même trouvé d'assez crédules, pour citer des observations à ce sujet; mais sans dépasser les bornes que les faits prescrivent, on peut penser, avec les anciens, qu'il suffit que la liqueur prolifique soit répandue à l'entrée du vagin, pour que la conception puisse avoir lieu. C'est ce qu'affirment des personnes qui ont pris des précautions pour tromper la nature et pour prévenir les résultats déshonorans de leur commerce. Fabrice d'Aquapendente, dont on ne soupçonne ni la sagacité, ni la véracité, rapporte l'histoire d'une jeune fille qui devint enceinte sans introduction de la verge dans le vagin : l'amant était un jeune homme qui s'était contenté d'appliquer l'extrémité du gland au bord externe du vagin.

On ne doit pas, à plus forte raison, regarder comme

infructueux l'acte de la génération de la part d'un homme, dont l'urètre, loin de s'ouvrir au lieu accoutumé, est percé vers le milieu de la verge. L'Académie de médecine de Madrid a jugé mal fondées les réclamations qu'on faisait contre un homme ainsi conformé, dont on voulait faire rompre le mariage.

Les faits de cette nature permettent de penser que la partie vraiment prolifique de la semence, n'est pas cette matière grossière qui tombe sous nos sens, mais bien quelque fluide subtil comme les anciens le présumaient, puisqu'ils l'avaient nommée *aura seminalis*.

Du §. II.

Est-il indispensablement nécessaire que l'homme soit pourvu de testicules pour être habile à la génération? Quoiqu'en pense le vulgaire, c'est encore un problème. Un fait observé par un Cabrol donne quelques probabilités à la négative; il rapporte l'histoire d'un soldat qui, ayant voulu faire violence à une jeune fille, fut pendu et porté dans l'amphithéâtre d'anatomie. On fut très-surpris de ne trouver, dans le cadavre, aucun testicule ni extérieur, ni intérieur, tandis que les vésicules séminales étaient gonflées par l'orgasme vénérien. Les desirs de ce malheureux n'avaient pas été de ces velléités que l'imagination et une propension à l'imitation suscitent quelquefois chez les individus mutilés; ils avaient eu le caractère d'un appétit

bien décidé, que fait présumer la puissance génératrice chez l'individu qui l'éprouvait.

Haller semble douter du fait ; cependant j'en trouve d'analogues. Je trouve, dis-je, que l'absence naturelle d'un organe important est ordinairement accompagnée d'une commutation de fonctions dans un autre. Par exemple, on lit, dans les commentaires de Leipsic, l'histoire d'un enfant chez qui la veine-porte allait se rendre directement dans la veine-cave, sans passer par le foie. Cependant la vésicule du fiel était remplie, et par conséquent l'artère hépatique faisait les fonctions de la veine-porte : une preuve plus directe peut se tirer des transmutations des propriétés vitales des organes, dont M. Dumas a donné plusieurs exemples, dans un beau mémoire présenté à la *Société libre de sciences et belles-lettres de Montpellier*, et imprimé dans le bulletin de cette Compagnie, n.° 24.

Est-il bien vrai, comme on le croit communément, que les vésicules séminales soient un réservoir destiné à contenir la liqueur qui leur est envoyée continuellement par les testicules ? Je ne le pense pas. Je crois qu'elles doivent être considérées comme des glandes qui fournissent un véhicule à l'humeur prolifique, mais que cette dernière est secrétée seulement dans l'acte vénérien : les preuves de ce sentiment, qui appartient originairement à Jean Hunter, se tirent des considérations suivantes:

1.° Il est une foule d'animaux, chez qui le nombre des vésicules séminales surpasse celui des canaux déférens, et

par conséquent il y a des conduits éjaculateurs qui se rendent au canal commun, sans avoir aucun rapport avec les canaux déférens : les fonctions de ces dernières vésicules sont donc évidemment différentes de celles qu'on leur attribue.

2.° Quand on veut injecter une liqueur dans la cavité des vésicules par les conduits déférens, on est obligé de lier la verge pour que la matière ne s'échappe point par l'urètre.

3.° M. Vitet assure que, dans le cheval, le conduit déférent et le canal éjaculateur de son côté ne se réunissent point pour former un canal commun, mais viennent se rendre tous les deux dans l'urètre, de manière qu'ils ont seulement une embouchure commune, tout près de laquelle se trouve un éperon.

4.° Dans l'instant qui précède l'éjaculation, les testicules remontent vers les anneaux ; et la rétraction est quelquefois si forte, que chez les personnes dont les anneaux sont amples, ils entrent dans le bas-ventre. Cette circonstance fait présumer que ces organes éprouvent alors un accroissement d'action.

5.° Quand les anatomistes veulent apercevoir clairement les vaisseaux séminifères des testicules d'un animal, ils tâchent de l'émouvoir par la vue de la femelle, et ils lui enlèvent ces organes dans le moment où ils donnent des signes de l'orgasme vénérien. Cette preuve est du même ordre que la précédente.

6.° M. Abildgaard, de Copenhague, s'est convaincu que

la semence éjaculée est bien différente de celle que l'on trouve dans les vésicules séminales; que la première seule présente ce qu'on nomme les animaux spermatiques, dont on ne trouve pas la moindre trace dans la seconde.

Il faut cependant convenir que ce sentiment est exposé à une objection terrible, tirée d'un fait observé par Aristote, et dont quelques modernes disent avoir vu des exemples. Ces auteurs assurent que des taureaux nouvellement coupés ont rendu des femelles fécondes (1).

Du §. III.

Il n'a pas été possible de déterminer d'une manière positive le rapport qui existe entre la menstruation et la fécondité. Les faits nous montrent seulement que cette dernière faculté n'existe que dans le tems où la menstruation s'exerce. Il est encore assez généralement vrai que les femmes non réglées sont stériles, quoique cette règle soit susceptible de bien des exceptions.

Cependant, il me paraît qu'on a avancé une conjecture vraisemblable, quand on a fait dépendre l'évacuation menstruelle d'une action de la matrice, analogue au rut des animaux. Il est bien certain que la conception est d'autant plus probable, que l'on est plus près de la menstruation pré-

(1) Ce fait n'est pas le seul; Momas Cornelius en rapporte un semblable, observé sur un chien.

cédente : peut-être cette loi est-elle vraie aussi pour la menstruation suivante ; mais il nous est impossible de nous en convaincre, à cause de l'effet avortif de l'hémorragie menstruelle.

D'après cette manière d'envisager la menstruation, l'évacuation sanguine ne serait que l'effet en quelque sorte accidentel de l'érection de la matrice. Il s'ensuivrait que la fécondité qui serait liée à cette action, pourrait exister malgré que les circonstances particulières empêchassent l'excrétion sanguine. Cette conséquence est d'accord avec les faits. Des femmes ont conçu avant l'apparition des mois : sans doute que la révolution périodique avait eu lieu sans évacuation ; d'autres femmes qui avaient cessé de voir, et qui avaient cru être à l'abri de la fécondation, sont devenues mères, sans doute par un reste d'action de la part de la matrice qui n'était pas suffisante, ou qui ne s'accompagnait pas de circonstances assez favorables pour déterminer la sortie du sang. Enfin, on a vu des femmes non réglées qui néanmoins étaient fécondes.

Il est cependant vrai que l'absence absolue des règles peut être l'effet de ce défaut d'action de la matrice, d'où dépend la stérilité. Mais, comme il est impossible de distinguer ce cas d'avec le précédent, on ne peut rien statuer d'après cette seule donnée.

Il n'est pas possible, quoiqu'on en ait dit pendant longtems, de mettre l'orgasme voluptueux des parties sexuelles de la femme au nombre des conditions, sans lesquelles la

conception ne peut pas s'opérer : des femmes qu'on ne saurait soupçonner de mauvaise foi et qui n'ont aucun intérêt à dissimuler la vérité, affirment avoir conçu sans éprouver ni la sensation ordinaire qui accompagne l'acte de la génération, ni aucune sensation insolite, telle que le frisson dont parle Hippocrate.

Cela donne quelque poids à l'opinion de Zittman, qui croit qu'une vierge peut être rendue enceinte pendant son sommeil. (Il faut se rappeler que l'introduction n'est pas indispensable pour la fécondation). Du moins on peut ajouter foi à une anecdote rapportée par Montaigne, et qui, d'après ce que je viens de dire, ne passe pas du tout les bornes de la vraisemblance. « Une femme de village, vefve, » de chaste réputation, sentant des premiers ombrages de » grossesse, disoit à ses voisines : qu'elle penseroit estre » enceinte, si elle avoit un mary ; mais du jour à la » journée, croissant l'occasion de ce soupzon, et enfin » jusques à l'évidence, elle en vint là de faire déclarer, » au prosne de son église, que qui seroit consent de ce » fait, en l'advouant, elle promettoit de le lui pardonner, » et s'il le trouvoit bon, de l'épouser. Un sien jeune valet » de labourage, enhardy de cette proclamation, déclara » l'avoir trouvée un jour de feste, ayant bien largement » pris son vin, endormie en son foyer si profondément et » si indécemment, qu'il s'en pût servir sans l'esveiller : ils » vivent encore mariés ensemble ».

FIN.

MM. LES PROFESSEURS.

G. Jean RENÉ, Directeur de l'Ecole. . .	*Méd. légale, histoire de la Médecine.*
P. M. Auguste BROUSSONET, Directeur du Jardin.	*Botanique.*
C. Louis DUMAS.	*Anatomie, Physiologie, Méd. Clin. pour les maladies réputées incurables.*
G. Joseph VIRENQUE.	*Chimie, Pharmacie.*
Pierre LAFABRIE.	*Clinique interne.*
J. L. Victor BROUSSONET.	
Jean POUTINGON.	*Clinique externe.*
André MÉJAN.	
J. B. Timothée BAUMES.	*Nosologie, Pathologie.*
J. Nicolas BERTHE.	*Thérapeutique, Matière Médicale.*
J. M. Joachim VIGAROUS.	*Instituts de Médecine, Hygiène.*
A. Louis MONTABRÉ.	*Chirurgie, Méd. opérat.*
Jean SENEAUX.	*Accouchemens, Mal. des fem. Éducation phys. des enfans*

MM. LES PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. Joseph BARTHEZ. . . .	*Ex-Chancelier de l'Université.*
Antoine GOUAN.	*Ex-Professeur de Botanique.*
Henri FOUQUET.	*Ex-Professeur de Clinique interne.*
J. Antoine CHAPTAL. . .	*Ex-Professeur de Chimie.*